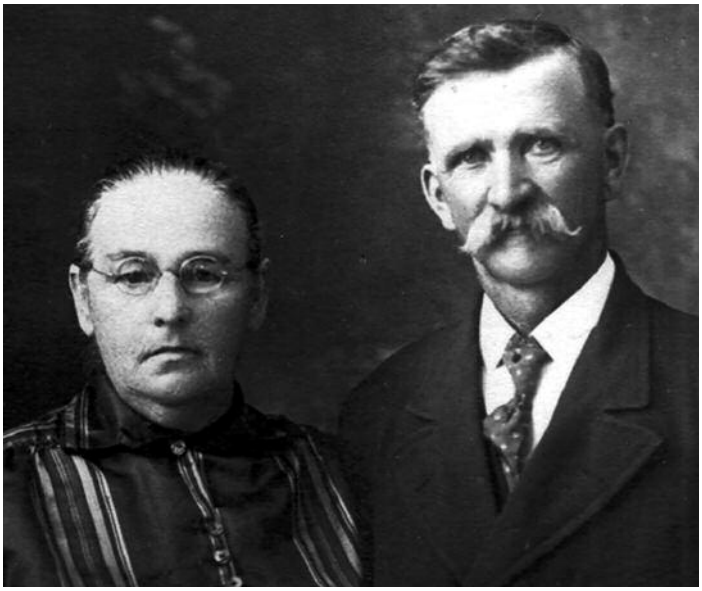
Le Bulletin

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU PROTESTANTISME FRANCO-QUÉBÉCOIS
SHPFQ

Bulletin no 18 Décembre 2007

Souvenirs de la famille Perron

Nous consacrons une bonne partie de ce numéro à la famille Perron. Ces protestants convaincus ont marqué de leur action le milieu canadien-français et nous voulons ici leur rendre hommage.
Plongeons d'abord dans les souvenirs de Wilfrid-Henri Perron qui se remémore ses débuts à l'Institut de la Pointe-aux-Trembles en 1911 et un premier Noël loin de chez lui. Nous donnerons ensuite quelques indications sur sa vie, sa famille et son entreprise. Un autre Perron, Louis, paysagiste de renom, mérite aussi qu'on souligne ses réalisations.


Source : Album Louis Perron

Arthur et Olivine Perron vers 1898

La famille Perron

D'après un manuscrit inédit de Wilfrid-Henri Perron, voici comment la famille se serait convertie. Son père Arthur et sa mère Olivine Gagnon étaient de bons catholiques et ils ont baptisé leurs premiers enfants selon les règles. Ils avaient accepté un jour qu'un colporteur méthodiste leur laisse une bible. S'ils la trouvaient intéressante, il viendrait se la faire payer plus tard. Olivine qui savait lire et écrire[1] trouvait ce livre tout à fait à son goût et y intéressa son mari. Survient alors le curé qui aperçoit la Bible sur la table de la cuisine et interdit à Arthur de la lire et lui ordonne même de la brûler. Arthur répond qu'il préfère la lire jusqu'au bout avant de la remettre au colporteur, s'il juge qu'il y trouve quelque chose de répréhensible. « Ou vous la brûlez ou vous n'aurez pas l'absolution », rétorque le prêtre.

Devant une telle intransigeance, Arthur, Olivine, ses frères Gagnon, son père et tous les garçons Perron décident d'abandonner le catholicisme et se mettent à fréquenter la petite église de Danville[2]. D'autres mécontents comme les Béliveau, Dupuis, Farelle et Vallière se joignent à eux pour former le noyau de la mission méthodiste du Coin Saint-Philippe, près de l'endroit où habitent les Perron[3]. Devant cette évolution, le curé demanda à ses paroissiens en pleine chaire de ne plus faire affaire avec les Perron et même d'éviter de passer sur leur terre « de peur d'être engloutis vivants »![4] La communauté se construisit une église, un presbytère et une école[5].

Le père de Wilfrid-Henri, Arthur, originaire des Éboulements, avait dû émigrer aux États-Unis dès l'âge de huit ans, avec sa famille probablement, pour trouver du travail dans les usines textiles de la Nouvelle Angleterre. À 19 ans, le 6 janvier 1883 à Lowell, Mass., il avait épousé Olivine Gagnon, qui avait connu une émigration semblable. Quatre ans plus tard, il était venu s'établir comme colon à Saint-Philippe-de-Chester (Arthabaska) dans la région des Bois-Francs[6]. Huit années durant, Arthur et sa famille regagnait en hiver l'usine des États-Unis pour se procurer le nécessaire au défrichement et à la construction d'une maison pour loger leurs enfants qui naissaient chaque année (voir généalogie sommaire à la page 3).

Selon Louis Perron, qui a aussi écrit son autobiographie, son père était strict alors que sa mère était la bonté même. Ses parents priaient Dieu matin et soir et lui rendaient grâce à chaque repas. Chaque matin, après le déjeuner, sa mère lisait sa Bible et le soir, avant d'aller au lit, elle en lisait encore un passage à tout le monde et entonnait un cantique[7].

Le dixième enfant de la famille naquit le 18 avril 1897; il se prénommait Wilfrid en l'honneur du premier ministre admiré de l'époque, Sir Wilfrid Laurier, qui avait habité pendant trente ans le village d'Arthabaska. Très tôt, Wilfrid s'intéressa à la culture des fleurs et des légumes et réussit le premier dans la région à faire mûrir des tomates en pleine terre. Il forma un verger fait de pommiers et pruniers sauvages trouvés dans les environs. Déjà, il collectionnait les catalogues de graines et considérait comme une faveur de pouvoir commander lui-même les semences de son choix[8].

L'instruction étant jugée essentielle dans cette famille, trois de ses frères plus âgés (Archille, Alfred, Elie) seront pensionnaires à l'Institut méthodiste français (Westmount). En 1916,

Elie émigrera à Glover au Vermont, suivi peu après par Alfred, Archille et Ernest[9]. Leur père, Arthur, se rapprochera d'eux après la mort de son épouse (1921), accompagné de Blanche; il se remariera au Massachusetts en 1923. Finalement, Gabrielle les rejoindra mais les autres enfants demeureront au Québec.

En 1911 à quatorze ans, Wilfrid devint élève de l'Institut français évangélique de la Pointe-aux-Trembles qu'il fréquenta pendant six ans (1911-1916). Il payait ses cours avec le fruit de son travail durant les vacances. Laissons-le nous raconter la suite, alors qu'il est président de l'Association des anciens et nouveaux élèves de l'Institut en 1960. Nous en avons retenu les passages suivants, transcrits tels quels.

Réminiscences de la Pointe-aux-Trembles

La famille Perron était pauvre, comme la plupart des familles d'habitants du temps – descendants de colons, mais elle était heureuse, contente de son sort et joyeuse. Elle ne connaissait certainement pas le luxe auquel les habitants d'aujourd'hui sont habitués. Il y avait de la nourriture, de la gaieté et du travail pour tous. Les divertissements étaient clairsemés. Chaque rencontre et bavardage entre voisins était un délassement. Lorsque les rares occasions s'offraient pour les habitants de se rencontrer en soirée, ils n'oubliaient jamais le violoneux et personne ne se faisait prier pour « swinger » la bacaisse autour de la boite à bois.

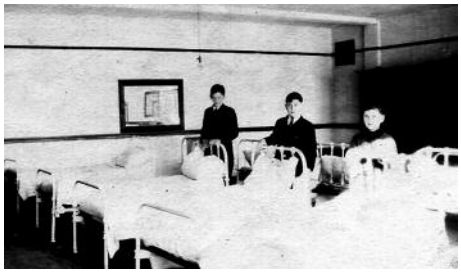
Source : Album Louis Perron

Enfants Perron vers 1911. 1re rangée : Blanche, Louis, Gabrielle, 2e rangée : Paul, Wilfrid, Ernest

C'est en 1911 que la famille Perron de St-Philippe-de-Chester (dix-huit enfants ayant reçu de l'aide financière des bonnes dames de l'Église Presbytérienne[10]), décide d'envoyer à l'École de la Pointe-aux-Trembles trois de ses enfants, les mieux préparés [par] l'École de la petite mission. Ce sont : Napoléon, Wilfrid et Arthur. Quelques années plus tard, la liste s'allonge, et c'est le tour de Benjamin, Ernest, Paul, Gabrielle, Blanche et Louis. Avant 1911, trois plus vieux avaient fréquenté l'Institut Méthodiste.

C'est tout un travail cette préparation pour l'école. Notre mère doit passer de longues soirées à la lampe pour découdre, tailler, coudre, rapiécer et raccommoder – il s'agit de nous habiller de façon présentable. C'est la première fois que nous montons à bord du train. Des membres de la famille St-Cyr qui font le voyage pour la deuxième fois s'offrent de nous conduire à bon port. Chaque moment nous apporte de nouvelles impressions, surtout le trajet par tramway de [la gare] Bonaventure au collège.

Le Dr. Brandt nous reçoit amicalement mais ne manque pas de nous rappeler qu'à l'école, il y a des règlements qu'il faudra suivre. Courte visite de l'école sous l'égide d'un surveillant et nous transportons nos malles ou paquets dans le grand dortoir où il nous assigne à chacun un beau lit simple en fer avec matelas et couvertures, ainsi qu'une armoire à clé pour y installer nos quelques effets. Nous devons nous-mêmes faire nos lits et balayer le dortoir à tour de rôle, sous la surveillance d'un maître ou planton.



Source : Album Louis Perron

Georges Licop, Paul et Louis Perron dans le dortoir de l'IFE vers 1919

Coucher un par lit [,] c'était nouveau pour nous. Je me rappelle qu'un certain jour de mars [le 9 mars 1903] notre maison fut rasée par le feu en pleine nuit et toute la famille avait juste eu le temps de se sauver, à moitié habillés et les pieds nus, jusqu'à la grange, à même laquelle se trouvait l'étable[11]. La nouvelle s'était répandue, et dès le lendemain, de bon matin, les voisins [les Gagnon et les Morrissette] offrirent de prendre soin des plus jeunes alors que les parents et les plus vieux des enfants s'installèrent dans une maison qui avait fait son temps et [avait été] délaissée par une famille de colons établie en même temps que le couple Perron, mais qui n'avait pu tenir le coup. Une fois les poutres époussetées, lavées et tapissées avec des journaux, elle était devenue habitable, surtout à mesure que la température se réchauffait. Cela avait permis à la famille de demeurer sur les lieux pendant l'abattage, le sciage et la confection des billots en bois de charpente et la construction d'une nouvelle et grande demeure encore habité[e] aujourd'hui, après certaines rénovations[,] par la famille Oswald Perron, fils de Benjamin[12].

Source : Gabrielle Perron-Newman

Photo ancienne de la maison reconstruite

Après une conflagration ou désastre quelconque [,] il était de coutume pour les voisins de former une équipe d'entre-aide et de passer par les rangs afin de recevoir pour la famille frappée toutes marchandises dont les donateurs pouvaient se passer. Nous avions reçu un lit en érable solide mesurant 6 1/2 à 7' de largeur par 10' de longueur; avec montants assez hauts en ovale et tournés à la renverse. Il devait peser près d'une tonne. La monture aurait pu servir pour bâtir un chaland ou une arche de Noé. Une fois installé, personne ne pensait à le changer d'appartement. Imaginez le nombre de sacs et le temps qu'il a fallu pour fabriquer la paillasse et la remplir de paille. Nous couchions quatre et jusqu'à sept en travers. On y dormait confortablement mais [nous] étions souvent dérangés par des racontars et de petites querelles, spécialement lorsqu'on se couchait trop tôt après avoir fait « rasebus » de la chaudronnée de fèves au lard du samedi soir.

À l'école [de Pointe-aux-Trembles], il faut s'ajuster à un nouveau genre de vie. Les premiers jours sont remplis de tristesse chaque fois que la sirène des gros chars se fait entendre; nous pensons aux nôtres que nous avons quittés pour la première fois, et les larmes nous viennent malgré nous. Cependant, il faut se contenir et ne pas le laisser voir ou d'en parler dans nos lettres. Heureusement que ce nuage de mélancolie se dissipe peu à peu à mesure que le contact se fait plus intime entre les élèves, le personnel enseignant et le directeur. Nous finissons par se faire de vrais amis et les études nous intéressent de plus en plus, même certains sports, tout spécialement le hockey; mais il nous faut jouer avec des débris, des manches sans palette et des morceaux de charbon – quand ce n'est pas autres choses. On s'amuse quand même, les couleurs nous reviennent avec la joie de vivre.

Généalogie sommaire de la famille d'Arthur Perron et Olivine Gagnon

Arthur Perron (baptisé Herculan, 18.10.1863, Les Éboulements – 1.6.1930, St. Johnsbury, VT),
Inhumation à Danville, Qc (fils de Ignace et de Adèle Lizotte)
épouse 1 - 6.1.1883, Somersworth, NH
2 - 1.1.1923, Newburyport, MA

1. Olivine Lumina Gagnon (22.2.1865, Saint-Paul-de-Chester – 3.4.1921, Saint-Philippe-de-Chester)
(fille de Benjamin et de Lumina Morrissette)
2. Eva Benoit (-)

18 enfants, tous nés à Saint-Philippe-de-Chester (Coin Saint-Philippe)

1. Archille	(23.7.1884 – 25.9.1955, Glover VT)	m. Marie-Anne Grenier 9 enfants
2. Domitille	(4.5.1886 – meurt la même année)	
3. Joseph Alfred	(30.11.1887 – 14.12.1952, Glover VT)	m. Noellia Morency 8 enfants
4. Un garçon	(1888 ou 1889, meurt en enfance)	
5. Élie	(26.12.1890 – 18.10.1966)	m. 1. Celina Morency 4 enfants 2. Emma Lavertu 13 enfants
6. Philippe Félix	(26.3.1892 – 18.9.1985)	m. Anna Gagnon
7. Un garçon	(1893, meurt en enfance)	
8. Benjamin	(18.3.1894 - 28.10.1988)	m. Eliza Blouin 4 enfants
9. Napoléon	(4.3.1896 – 22.6.1961)	m. Catherine Fotheringham
10. Wilfrid-Henri	(18.4.1897 – 19 août 1977)	

épouse 5.9.1927 à Buckingham
Alice Charbonneau (20.12.1907 – 28.11.1990 à Montréal)
(fille de Louis-Aristide Charbonneau)

Enfants

Henri-Wilfrid	(2.8.1928, Paris -)	m.Hélène Brown célibataire
Jeannine Alice	(27.7.1931, à Montréal - 1997)	
Camille Arthur	(10.10.1935, Montréal –)	m. Ghislaine Carlos 4 enfants
Yves Lionel	(22.7.1939, Montréal - accidentellement 4.12.1975)	m. 1. Carmen St-Laurent m. 2. Suzanne Lapointe

11. Arthur Adélard	(18.8.98 – 7.8.1968)	m. Jeannette Roy
12. Olivine	(14.3.1899 – v. 9.1901)	
13, Ernest	(16.6.1901 – 18.8.1979, Glover VT)	m. Maria Gagnon 19 enfants
14. Paul	(28.2.1903 – 13.6.1989)	m. Yvonne Lavertu
15. Lumina	(1904 – v.1911 d'une appendicite selon certains, d'un accident selon d'autres)	
16. Gabrielle	(15.11.1906 – 24.2.1978)	m. Gédéon Gagnon
17. Louis Joseph	(15. 9. 1907 – 17.6.1990)	

épouse le 5.7.1941
Éliane (Lily) Lévesque (1.1.1915 - 26.6.1990 à Laval)
Enfants Gérald (8.2.1943 – 4 mai 1993)
Louise (11.5.1947 -)

18. Blanche	(2.11.1908 – 26-27?.5.1981)	m. Arthur McClure (Richmond)

Les vacances des fêtes sont annoncées au tableau. Pour nous [,] il ne faut pas y penser; nous n'osons même pas en parler dans nos lettres, de peur d'embêter nos parents. Nous en tirons notre parti le plus philosophiquement que possible en jouant, travaillant, lisant, et en pompant l'eau pour le collège au moyen de la grosse pompe à bras. Ce pompage est confié à quelques personnes plus âgées et beaucoup plus fortes que nous, mais nous pompons quand même car cela nous rapporte à chacun un billet de tramway par semaine, ce qui nous permettra d'aller à Montréal, passer le Jour de Noël chez la famille Martin.

Le Révérend Louis Martin[13] avait prêché et enseigné plusieurs années à St-Philippe et nous estimions beaucoup tous les membres de sa famille. Nous y sommes reçus à bras ouverts et assistons au dépouillement de l'arbre de Noël de l'Église du Sauveur. Le bon pasteur St-Germain[14] nous donne à chacun un joli sac contenant une orange, une pomme et beaucoup de bonbons. Nous gardons longtemps les pelures d'orange dans les poches de notre habit du dimanche parce que ça sentait bon. Trois jours après, de nouveau à l'école. Nous sommes bien traités et on nous permet de dormir plus longtemps, d'aller au village plus souvent, la nourriture est meilleure, on nous sert même deux fois des coqs en sauce blanche avec [des] beignes comme desserts; un seul sermon par dimanche. Lorsqu'il fait mauvais temps, nous jouons aux cartes en cachette[15] mais nous ne fumons pas, et pour deux raisons : (1), c'est strictement défendu; (2) nous n'avons pas d'argent pour s'acheter du tabac.

Nous recevons de bonnes et longues lettres de nos parents. Notre mère nous donne toutes les nouvelles possibles et nous parle beaucoup du Bon Dieu. Notre père nous envoie à chacun une piastre pour nos petites dépenses pour la balance de l'hiver[16]. Il me confie personnellement la gérance de cet argent, car, d'après lui, j'étais le meilleur administrateur. N'avais-je pas conservé pendant toute une année la somme de 5¢ qu'il m'avait donnée à l'âge de huit ans pour aller porter un fanal chez le voisin qui demeurait à un mille et demi de chez nous, le jour de ma fête, [c'était] le 18 avril 1905? Avant la fin des vacances, j'avais fait des résumés à date de nos principaux cours et un résumé spécial sur l'histoire du Canada pour le fils du Maire de Longueuil[17], ce qui me rapporta 10¢, payé[s] comptant.

En février, le Directeur invite un groupe imposant d'élèves à l'accompagner à l'Église Erskine. Le Tramway est

Source : Archives STM et courtoisie Atelier d'histoire de PAT

Le premier tramway de Pointe-aux-Trembles dans les années 1900

rempli à craquer. Quel pique-nique pour nous ! En revenant dans la soirée, tassés comme des sardines, je me trouve en face d'une élève de la 5ème année, jolie, élégante même, avec cheveux blonds frisés très fins. Comme nous étions tous deux pendus aux courroies, chaque arrêt du tramway ou passage d'un cahot nous balançait l'un contre l'autre. Malgré ma grande timidité et le sang qui me montait à la figure, je finis par trouver quelque chose à dire et même à lui donner des bonbons que je gardais depuis plusieurs jours dans ma poche. Lorsque mon tour était venu d'aller au village, je m'étais laissé tenter par de jolis bonbons en forme de cœur, de toutes les couleurs, avec des écritures – c'est là que j'avais dépensé mon 10¢, résultat de mon travail de plusieurs jours.

Premier coup de foudre; le voyage dure le temps d'un éclair, ainsi que mes jolis bonbons. Les impressions cependant demeurent beaucoup plus longtemps – je dors peu cette nuit là. Les jours se passent et j'ai toujours hâte de descendre au réfectoire, sa table étant en face de la mienne et j'ai souvent la chance de la regarder sans qu'elle s'en aperçoive. Le zèle pour les études risque même de se ralentir lorsque deux Don Juan, moins timides et plus agressifs, réussissent tour à tour à la rendre indifférente à l'attention que lui porte le petit gars de St-Philippe.

La plaie finit par se guérir à mesure que le désir de connaître prend de l'ampleur. Tout va pour le mieux. À la fin de l'année scolaire, nous décrochons assez de prix en argent, entre nous trois, pour payer notre passage, acheter une canistre [bidon] à lait de 30 gallons pour notre père et six boites de sardines Brunswick pour notre mère.

La deuxième année, nous sommes fiers de reprendre le chemin de la Pointe-aux-Trembles où de nombreux amis nous attendent. Que de dévouement et de sincérité de la part de tout le personnel enseignant; les Lapointe, Beaulieu, Rey, Stock, Hoffer, Raguin, Chazeaud et le Directeur Brandt. Je ferais preuve d'ingratitude impardonnable si je ne mentionnais en particulier C. A. Chazeaud, qui a été pour moi un ami des plus dévoué et sincère pendant toute la durée de mon stage à cette école. Il n'a cessé de m'aider moralement et souvent financièrement. J'ai eu le plaisir d'enseigner, pendant deux vacances d'été, alors qu'il était pasteur, à Grenville[18]. Quelques années plus tard, lors de son mariage avec Eva Brandt, j'étais son garçon d'honneur, accompagné de Mlle Régina Boucher, votre directrice, demoiselle d'honneur.

Source : Pierre Grosjean

Chapelle et presbytère de Grenville vers 1916

Grenville, endroit enchanteur, où demeuraient les familles les plus aimables et hospitalières : les Beauchamp, Brisebois, Cowan, Renaud, Pelletier et autres[19]. Je me rappelle toujours de cette bonne madame Pelletier qui lavait et repassait mon linge pour un prix dérisoire. J'avais acheté de Jos Paré un habit usagé pour la somme de $4 ou $6, j'en avais un autre que je conservais comme mes yeux pour l'école du dimanche et autres cérémonies, acheté tout neuf, $15.00. Quant à celui de Jos, la deuxième année, il avait tellement été rapiécé avec de la « strip »[20] qu'on aurait dit qu'il avait été écarri [équarri] à la hache. Madame Pelletier me dit : « J'veux ben faire mon possible mais, en passant le fer, tout se prend ensemble, et [le] Guiable ne déprendrait pas ça ».

Avec les pommes que les Mlles Hamilton me donnaient et celle que j'acceptais sans qu'elles me les donnent, plus les framboises des champs, bleuets, cerises à grappes et prunes sauvages, j'accumulais pendant l'été assez de confiture et de gelées nous permettant, mes frères et moi, de suppléer aux rations du réfectoire. Tout ce qu'il fallait[,] c'était de s'arranger pour monter des tranches de pain sans que ça paraisse. Pas surprenant que je suis détenteur d'une maîtrise en confitures.

Les années se suivent mais ne se ressemblent pas. Les affaires sont meilleures et les études vont bien –

même très bien, en *onzième classe*. C'est la préparation pour les examens me permettant de rentrer à l'Université. Le Dr. Brandt organise un rassemblement pour la classe finissante par un beau jour de mai [1916]. Il s'agit de planter un arbre et d'enfouir avec les racines une bouteille scellée contenant tous les noms des finissants. Je vais moi-même chercher un bel orme à la pépinière du cimetière du Bout

Source : Album Louis Perron

Napoléon, Arthur, Wilfrid Perron, soldats en 1918

de l'Ile. La plantation terminée, le Dr. Brandt nous fait un discours de circonstance et me demande immédiatement, sans avertissement préalable, de dire quelques mots. J'hésite, j'étouffe, je prononce quelques mots, et, sans m'en apercevoir, je saisis une des branches de l'arbre que je tortille jusqu'au tronc, et l'arbre s'arrache complètement. La plantation est à recommencer. C'est ma première expérience en discours de circonstance, et je dois travailler très fort par la suite pour combattre cette timidité qui m'englobe malgré moi.

L'année suivante, j'obtiens avec succès le « Model School's Diploma »[21] pour l'enseignement et c'est à la Pointe-aux-Trembles que je fais mes débuts. En 1918[,] nous nous retrouvons tous les trois, Napoléon, Wilfrid et Arthur, dans un camp d'entraînement en Angleterre[22]. La guerre terminée, les économies et prestations d'après-guerre pour réhabilitation me permettent enfin de mettre en exécution mon grand désir de parfaire mes connaissances en agriculture avec spécialisation en horticulture[23]. Diplômé en 1923 et premier prix en horticulture[24], [je fais] quatre années d'apprentissage chez un grainetier de Montréal [Dupuy et Ferguson]. Entre-temps, je rencontre une jolie demoiselle, étudiante à la Pointe-aux-Trembles, du nom d'Alice Charbonneau – coup de foudre presque atomique. Une chance que ma timidité est devenue contrôlable. Que serait-il arrivé si pendant la demande en mariage sur le terrain même de l'école, tout près de l'arbre en question, en lui serrant la main, je lui eus tordu le bras jusqu'au corps – elle m'aurait peut-être tordu le cou!

Études post-graduées. Je suis à même de choisir entre trois bourses d'études; une pour le Canada, une pour les États-Unis et une pour la France. J'opte pour la France. Le mariage a lieu à Buckingham [dans l'Outaouais] et nous partons immédiatement pour Paris[25]. Cours de deux ans complétés en une année et nous revenons avec un petit parisien : Henri-Wilfrid. C'est alors que la maison qui porte mon nom est fondée[26] elle existe encore aujourd'hui.[27]

Source : Cecile Perron

Catalogue du 50e anniversaire

W. H. Perron et Cie Ltée

Dans les années 1920, la vente par catalogue est un moyen courant utilisé par les grainetiers. Dès 1930, W. H. Perron & Cie Ltée, installée au 935, boulevard Saint-Laurent, au centre-ville, publie le sien à 100 000 exemplaires; il était expédié principalement au Québec, mais aussi en Ontario, au Nouveau-Brunswick et dans certains États américains. Sa préparation était artisanale et elle était l'œuvre de Wilfrid pour les textes explicatifs des semences, importées particulièrement de France, d'Angleterre, de Hollande et d'Israël.

Le catalogue sert aussi bien à ceux qui y découpent de belles gravures qu'à ceux qui l'utilisent pour préparer des cours d'horticulture. Durant des années, « cette bible du monde horticole » a permis à l'entreprise d'en tirer près du tiers de ses revenus. Wilfrid H. avait un sens aigu de la mise en marché et profitait de ce que les clients étaient trente fois plus sensibles aux pages couleurs qu'aux pages en noir et blanc. Entre 1936 et 1952, la valeur des commandes qui étaient rattachées au catalogue se sont multipliées par six. C'est dire son importance pour la maison.

Rapidement, elle élargit son marché. W. H. Perron vend aussi en gros et mi-gros aux maraîchers, fleuristes, pépiniéristes et autres marchands. Il occupe les immeubles voisins, fait construire un entrepôt de six étages, établir des pépinières et des jardins d'essai, bâtir un centre d'emballage, etc. Il s'adjoint quatre agronomes, agrandit l'espace qu'il consacre à certains services, mais doit en abandonner d'autres. En plus des 1500 variétés de graines, il propose des engrais, terreaux, insecticides et une multitude d'outils et accessoires utiles dans les potagers et les jardins.

Source : Revue Commerce

Magasin principal, rue Saint-Laurent, section des Jardiniers et fleuristes, 1952

« Chez Perron, tout est bon ». Il faut s'imaginer, dit la revue *Commerce* en avril 1952, le vaste entrepôt où s'empilent des sacs et des sacs de graines de toutes provenances et de toutes espèces, les caves remplies d'oignons et de tubercules, les semences, les engrais qu'il faut protéger des insectes, des rats, des maladies qu'il faut maintenir à une certaine température, ou à une certaine humidité, ou à une certaine lumière. […] Il faudra encore vérifier le % de germination, faire l'essai des graines; les enduire, dans certains cas, d'engrais ou de désinfectant ou d'hormone. Bref, réaliser dans la marchandise le slogan de la maison. » (p. 18)

Ses commis devaient tout savoir sur la culture et ses problèmes; lui-même se tenait à jour sur les tendances nouvelles, les modes, grâce à la collaboration de scientifiques de fermes expérimentales du Canada et des États-Unis. Au lendemain de la Deuxième Guerre, les Québécois sentent le besoin d'aménager les alentours de leur maison, particulièrement dans les banlieues qui se développent, en y soignant leur pelouse et en l'ornementant d'arbustes et de fleurs. Des organismes comme les chambres de commerce, les fédérations horticoles, les clubs 4-H, les sociétés d'urbanisme et autres soutiennent cet intérêt.

En 1954, Wilfrid Perron choisit de déménager à L'Abord-à-Plouffe[28] où il

Source : Revue Commerce

Magasin WH Perron à L'Abord-à-Plouffe en 1952

avait acquis un immense terrain. Il y construisit sa demeure et continua d'entretenir des liens d'affaires avec les producteurs de fruits et légumes de la région. Une équipe voyait à coordonner un réseau d'essais de fleurs annuelles achetées aux États-Unis et en Europe. C'est ainsi qu'il est devenu distributeur exclusif pour le Canada de grainetiers américains qui admiraient la façon de faire de l'entreprise québécoise. Il faut rappeler que ce commerce a ceci de particulier que le temps fort se situe sur une courte période du printemps au début de l'été. Les semences permettent de réaliser à ce moment-là pour la moitié du chiffre d'affaires, les plantes et les outils représentant le reste.

En 1959, plusieurs arpents de terrain sont achetés à Boisbriand pour y produire arbres, arbustes, conifères et plantes vivaces. On y retrouve alors les champs d'essais. C'est son fils agronome Henri-Wilfrid, qui a étudié à Oka[29] et au collège Macdonald, qui y dirige la pépinière depuis 1951. C'est aussi ce dernier, vice-président depuis 1954, qui passe à la direction de l'entreprise[30] quand son père prend sa retraite en 1969. Mais toujours actif, Wilfrid prépare son importante *Encyclopédie du jardinier horticulteur*, qui paraîtra en 1971, fruit de ses quarante ans de métier. Jusqu'à la fin de sa vie, il continuera d'ailleurs de faire de la recherche appliquée sur des légumes et des arbustes ornementaux.

Source : Revue Commerce

Inauguration de la Chaire d'horticulture à l'Université Laval en 1976. Dans l'ordre: Camille, Henri, Wilfrid-H Perron

En 1976, une année avant sa mort, Wilfrid Perron fait un don de 210 000$ à la Faculté des sciences de l'agriculture et de l'alimentation de l'Université Laval pour lui permettre d'inaugurer une chaire d'horticulture ornementale, la première à voir le jour en milieu universitaire canadien. En plus de la formation d'agronomes et d'horticulteurs professionnels, la chaire poursuit « des recherches sur l'adaptation des plantes au froid, sur la création de nouvelles variétés, sur la résistance aux maladies et sur plusieurs autres problèmes particuliers à cette discipline». Victorin Lavoie, au moment de l'inauguration de cette chaire, signalait que pour lui, Wilfrid Perron représentait un idéal de dynamisme, de courage, d'honnêteté professionnelle et de compétence. Il admirait son intelligence et sa bonté, son sens de l'humour et sa sagesse profonde comme son sens critique et son goût de la nouveauté même si cela comportait une part de risque[31].

Wilfrid Perron fréquenta la paroisse unie Saint-Jean à Montréal où il demeura longtemps un membre actif, participant au conseil des anciens. Il a même contribué à la rénovation d'une salle du sous-sol qui porte aujourd'hui fièrement son nom. L'Institut évangélique français marquait fortement ceux qui l'avaient fréquenté et leur protestantisme continuait de s'affirmer tout au long de leur vie. Wilfrid, avec son frère Louis dont nous parlerons plus loin, a participé au financement du journal *L'Aurore* et il fut un des principaux animateurs du Fonds du Prêt d'honneur dans un premier temps, puis après la fermeture du collège, de la Fondation de l'IFE qui offrait des bourses d'études à ceux qui en faisaient la demande. Le pasteur Finès parle de lui comme d'un « homme de foi et de cœur, à la fois humble et charitable ».[32]

Après le décès de son fondateur, la compagnie a créé en 1978 *l'Iris d'or* pour souligner le travail de personnes ayant contribué à l'avancement de l'horticulture au Québec. Un des premiers récipiendaires fut Monsieur Pierre Bourque, alors directeur du Jardin Botanique.

En 1980, la compagnie participe activement aux Floralies Internationales de Montréal. Le jardin Perron se fait décerner les deux prix les plus prestigieux, « Le grand prix d'honneur » et la « Meilleure participation privée » par la Chambre de commerce de Montréal. En 1981, elle ouvre un nouveau centre de jardin à Boisbriand; peu après, un département d'aménagement du paysage. Dans les années 1980, la compagnie se restructure. En 1986, alors que Camille est vice-président et horticulteur, la compagnie prend le nom de NORSECO[33]. Elle garde la vente aux marchands et grossistes, regroupe les achats par catalogue sous le nom de Horticlub (en Ontario, Dominion Seeds House) et se défait du magasin de détail au profit d'une compagnie ontarienne White Rose. Au début de l'année 1989, Monsieur Claude Lemieux devint le 3e président de l'histoire de Horticlub. En 1990, toutes les opérations sont concentrées dans les nouveaux locaux modernes qui se trouvent au 2914, boulevard Curé-Labelle. Après une expérience d'une dizaine d'années, White Rose ferme en février 1999 les succursales W.H. Perron (huit au Québec et deux en Ontario) et provoque la mise à pied de 315 employés. Depuis, NORSECO a acquis les Grands jardins de Laval qui prolongent l'expertise de la compagnie.

* * *

Louis Perron, architecte paysagiste

Le plus jeune frère de Wilfrid apporta d'une autre façon sa contribution au monde de l'horticulture en laissant sa marque comme pionnier de l'architecture paysagiste au Canada. Né le 15 septembre 1907, il fréquenta aussi l'IFE auquel il gardera un profond attachement. Il poursuivit ses études en 1935 à l'Université Cornell, dans l'État de New York, et y devint, deux ans plus tard, le premier Québécois à obtenir un diplôme universitaire dans une école d'architecture du paysage.

Source : Album Louis Perron

Blanche, Louis et Gabrielle Perron à l'IFE vers 1917

Il fallait donc faire connaître cette nouvelle profession en même temps qu'établir sa propre réputation. Il n'y manqua pas. Au cours de sa carrière, il a probablement conçu plus de mille plans de jardins, parcs publics et terrains de jeu, de Montréal à Amos ou à Asbestos, en passant par des dizaines de villes et villages du Québec et de l'Ontario[34]. L'aménagement paysager de la résidence

Source : Album Louis Perron

Louis et Éliane Perron avec Gérald et Louise vers 1950

de Samuel Bronfman à Westmount semble avoir aidé de façon importante à l'avancement de sa carrière. Dès 1938, on lui confie l'organisation du jardin Jeanne d'Arc qui fait partie du parc des Champs-de-Bataille à Québec. Dans une page que l'on trouve en ligne, on précise que « Louis Perron a réussi à y combiner la structure géométrique du jardin français (allées en ligne droite, rangée d'ormes, entrées face à face, etc.) et la végétation débordante, spontanée, d'allure naturelle à l'anglaise. »

Source : Album Louis Perron

Louis Perron au centième anniversaire de l'Association (1887-1987)

Parmi ses réalisations, on dénombre des terrains de golf, des aménagements industriels, beaucoup de jardins privés, de nombreux parcs municipaux, la réorganisation des terrains entourant l'Institut évangélique français, aussi bien que la nouvelle façade du Parc Belmont en 1963, l'aménagement de la roseraie, du jardin des sculptures de l'Exposition

Source : Album Louis Perron

Louis Perron la veille de sa mort à Belle-Rivière le 16 juin 1990 en compagnie de membres de l'Association IFE. On l'aperçoit à la gauche du pasteur Jacques Labadie.

universelle de 1967 de même que le Pavillon chrétien lui-même, le circuit équestre de Bromont qui servira lors des Jeux olympiques de 1976. « Partout où je vais dans la province de Québec, je vois de mes travaux. Cela fait bien plaisir de voir tout ce que j'ai accompli », disait Louis Perron au journal *L'Aurore* en janvier 1985.

« Louis Perron a, de toute évidence, joué un rôle de premier plan dans le développement de l'architecture du paysage au Québec. » Dans un mémoire à la commission Parent, à titre de président de l'Association des architectes paysagers et urbanistes du Canada qu'il avait contribué à fonder, il rappelait notamment « que l'architecte paysagiste devait être un dessinateur, un architecte, un ingénieur, un botaniste, un historien, un urbaniste et un géographe »[35]. Il a milité pour la conservation des espaces verts et leur multiplication. Il fallait penser à l'avenir et non au seul présent et agir en conséquence.

Pendant une dizaine d'années, il a transmis ses connaissances à des étudiants à l'École des beaux-arts de Montréal puis pendant dix autres années, à ceux du collège Macdonald de Sainte-Anne-de-Bellevue. « Les gens qui l'ont côtoyé gardent de lui l'image d'un homme généreux et travailleur, doué d'un sens exceptionnel de la communication. Malheureusement, il avait un côté brouillon qui en faisait un gestionnaire particulier. »[36] Il existe un Prix Louis Perron destiné à couronner le travail d'architectes paysagistes.

Il a épousé Élaine Lévesque le 5 juillet 1941 et a eu deux enfants, Louise et Gérald. Ce dernier (1943-1993) est devenu aussi paysagiste, pionnier de l'éclairage des jardins et des systèmes d'irrigation au Québec et ses réalisations ont fait l'objet de reportages dans de prestigieuses revues américaines. Louise, maintenant à la retraite, a été longtemps employée au bureau du régistraire du cegep Vanier.

Habitant pendant plus de quarante ans Saint-Laurent, il fréquentait assidûment l'église unie Saint-Jean au centre-ville de Montréal où il participait activement au conseil de paroisse. Sa conviction héritée de la fréquentation de la Pointe-aux-Trembles se manifestait aussi dans le soutien de son Alma Mater, d'abord jusqu'à sa disparition en 1972 puis par sa participation active dans l'Association des anciens élèves qui le mena a mettre en place la Fondation IFE à laquelle il a contribué de sa personne et de ses dons. Cette Fondation offrait l'avantage de pouvoir aider d'autres œuvres protestantes plutôt que de se limiter à la seule attribution de bourses aux élèves. C'est ainsi qu'elle a soutenu *L'Aurore* et le projet de la « Bibliothèque-Musée » (centre d'archives) de Belle-Rivière, qui n'a malheureusement pas été ni bien pensé ni bien réalisé[37]. Louis Perron a été actif dans cette Association jusqu'à sa mort en juin 1990[38] qui lui a porté un dur coup[39].

Notes

1. Elle avait même montré à son mari comment signer et comment lire les textes écrits en lettres moulées ou imprimées.

2. Le manuscrit parle de « la petite église *presbytérienne* de Danville ». Nous croyons que W. H. fait ici erreur, car l'église de Danville est alors méthodiste. Cela expliquerait bien mieux que les aînés de la famille aient fréquenté l'Institut méthodiste français, comme on le verra plus loin. Et le pasteur Louis Martin l'était également.

3. Ce Coin Saint-Philippe est situé à la jonction du rang Saint-Philippe avec la route Goupil et du rang Grenier aujourd'hui, à deux kilomètres environ au nord de la route principale actuelle (161), à trois kilomètres environ du centre de Chesterville, ainsi baptisée en 1984 après s'être appelée depuis 1891, Saint-Paul-de-Chester et auparavant, simplement le village de Chester, à quelque vingt-cinq de kilomètres de Victoriaville.

4. Selon les « Mémoires – Wilfrid Henri Perron, fils de colon, devenu agronome », manuscrit inédit conservé dans la famille et dont nous n'avons pu lire que quelques passages qu'on nous a transmis. On sait par ailleurs que la communauté méthodiste de Danville se met en place en 1884 sous la gouverne de Thomas Dorion, qui est probablement le colporteur qui a fourni la bible à la famille Perron.

5. En 1890, un habitant de Saint-Philippe offre un terrain de 8 acres et la somme de 25 dollars pour construire une église; d'autres y ajoutent leurs dons et, en quelques mois, la communauté a plus de cent dollars en réserve. Les protestants méthodistes de Saint-Philippe et de Saint-Paul se regroupent en 1891 et construisent l'église deux ans plus tard. La paroisse est officiellement créée en 1894; elle progresse en nombre jusqu'en 1903 où elle se stabilise autour d'une trentaine de membres. Laura Fruitier enseigne aux enfants à l'automne 1904 et encourage la communauté à se doter d'une école; en 1905, on a recueilli plus de cent dollars pour la construire et à l'automne 1907, ce semble chose faite quand la fille du pasteur Martin accepte d'y enseigner. Voir Dominque Vogt-Raguy, « Les communautés protestantes », p. 613, 617, 708 entre autres.

6. Il y avait à l'époque un bureau de poste à Saint-Philippe et autre à Saint-Paul. Saint-Philippe perdait de l'importance et Saint Paul en gagnait, de sorte qu'on construisit la nouvelle église à Saint-Paul. Les dénominations changent parfois selon les époques, mais la réalité est toujours la même et les Perron naissent au Coin Saint-Philippe, partie de Saint-Paul-de-Chester en 1891. La maison paternelle se trouve au bout du rang Grenier actuel (rang Perron alors) à 1200 mètres de l'intersection du rang Saint-Philippe et de la route Goupil.

7. Selon de témoignage de Gabrielle Perron-Newman dans Wayne Alexander, *The Perron Families of Glover,* voir à la note 9 ci-dessous, p. 200-201.

8. En 1952, le magazine *Commerce* lui avait consacré un article le retenant comme « L'homme du mois ». Bon nombre de nos informations viennent de cette source dont s'est d'ailleurs aussi inspiré Gaétan Deschênes dans *Histoire de l'horticulture au Québec,* Saint-Laurent, 1996, Editions du Trécarré aux pages 81-91 auquel nous emprunterons aussi quelques passages. Nous devons beaucoup aux membres de la famille pour divers renseignements, Camille Perron, de Dorval, Henri Perron, d'Ottawa, Jules Perron et Gabrielle Perron-Newman de Sherbrooke, Michel Perron, de Nepean, Louise Perron, de Sainte-Adèle, Cécile Perron, de l'Ile Bizard, qui est l'éditrice du bulletin de l'Association des Perron, *Vue du Perron* auquel René Péron, bien connu de nos lecteurs, contribue régulièrement. Tous sont membres à divers titre de cette Association qui possède aussi un site Internet: http://membre.oricom.ca/pperron/. Qu'ils soient ici remerciés de cette précieuse collaboration.

9. Wayne H. Alexander a consacré un livre généalogique complet aux descendants de ces quatre familles: *The Perron Families of Glover, Vermont. A Genealogy.* 249 pages. Hors commerce. Illustré de nombreuses photos de famille.

10. « Il y avait à Québec des dames missionnaires [presbytériennes] qui s'occupaient de venir en aide à de très grosses familles dans le besoin. Nous avons choisi l'Institut évangélique de la Pointe-aux-Trembles [à cause de cela]. « Mémoires », *op. cit.*

11. Il manquait Lumina qui dormait dans une chaise haute. C'est Philippe qui la sauva en cassant une fenêtre de la cuisine. « Mémoires », *op. cit.*

12. A la mort de son épouse en 1921, Arthur avait vendu la ferme à son fils Eli, qui l'avait à son tour vendu à son frère Benjamin en 1925, puis c'est le fils de ce dernier, Oswald qui l'a possédé à partir de 1953 comme l'indique Wilfrid dans sa conférence. En 1963, c'est un voisin, Gustave Grenier, qui s'en est porté acquéreur. C'est maintenant son fils, Réjean, qui possède la ferme. L'ancien rang Perron est devenu le rang Grenier!

13. Cet ancien prêtre catholique, né vers 1859 en France, avait été ordonné en 1886 et avait occupé son premier poste au Wisconsin. Il s'était épris de sa servante qu'il avait épousée peu après et s'était déplacé à Montréal. Il avait alors défrayé la chronique en 1890 quand il avait mystérieusement disparu. On avait tenté de le ramener au catholicisme en l'isolant de son épouse et en payant ses dettes. Il sera membre de l'église Saint-Jean à Montréal quelques années après, mais sa vie peu rangée gênait la communauté qui le blâmera en 1893. Il sera pasteur au Kansas en 1899 et à Saint-Philippe en 1902-1903 et 1907-1909. Il reviendra à Montréal et sera simple membre de la paroisse du Sauveur dans le quartier Saint-Jean-Baptiste avant d'en devenir syndic cinq ans plus tard. Il a écrit un livre en 1891, *Mon voyage à Tracadie,* qui donne un portrait de sa famille.

14. Pacifique-Edouard St-Germain est le pasteur de la paroisse du Sauveur depuis mai 1911 et il a vu à la construction de son temple qui est achevé au cours de l'année. Il y décédera en février 1914 à l'âge de 58 ans. (Voir sa biographie dans *Belle-Rivière: 1840-2006,* tome 2, 392-394.) Voir des exemples de Noëls de cette époque dans le Bulletin no 6 de décembre 2004.

15. Chez les protestants stricts, jouer aux cartes le dimanche était considéré comme frivole et peu respectueux du jour du Seigneur. Même dans une institution religieuse, les enfants prennent parfois des libertés avec les principes enseignés!

16. Ce dollar de 1911 équivaudrait approximativement à une somme de 20$ en monnaie d'aujourd'hui.

17. Le maire de Longueuil de 1909 à 1912 est Amédée Geoffrion!

18. En fait, Camille Chazeaud était encore étudiant en théologie et il faisait des remplacements au cours de l'été comme cela se passait couramment. W.H. Perron enseigne à l'école de Grenville l'été. Camille Chazeaud est un Français d'origine dont la famille semble s'être établie en Alberta où il a commencé des études. Il migre au Québec en 1911. C'est à ce moment qu'il est professeur à Pointe-aux-Trembles (1912-1914). Il passe peut-être un temps aux États-Unis avant 1917. Il doit alors faire son service militaire en France (1917-1919). Il revient au pays, termine ses études de théologie, est ordonné en avril 1921et poursuit son action missionnaire au Cameroun où il est directeur d'école jusqu'en 1927 au moins. Il sera de retour en Amérique en 1929 et enseigne le français à l'Institut Hampton en Virginie (160 professeurs, 1000 élèves). En 1933, il y devient administrateur et s'occupe de l'attribution des bourses d'études entre autres. En 1948, il passera à Paris où il travaillera pour les Missions Évangéliques à préparer les missionnaires qui désirent aller évangéliser les peuples d'Afrique. Il est probable qu'il y ait terminé sa vie.

19. On peut trouver plusieurs indications sur Grenville à cette époque dans *Belle-Rivière, op. cit.,* p. 277-282.

20. Ce mot nous est inconnu. Il s'agit vraisemblablement de bandes d'étoffe collées sur le vêtement pour le rapiécer.

21. En 1916, il a obtenu une bourse de 175$ (= 3500$ aujourd'hui) pour suivre les cours de l'École normale Macdonald de l'Université McGill à Sainte-Anne-de-Bellevue. Diplôme qui permet d'enseigner au niveau primaire, « l'école modèle » étant la deuxième partie de l'enseignement primaire de l'époque. Enseigner à Pointe-aux-Trembles (de septembre 1916 à mars 1917) est un moyen de gagner un peu d'argent. Il suit durant l'été de cette année-là des cours spéciaux à l'Université McGill pour obtenir un « French Specialist Certificate ».

22. Il se porte volontaire dans l'Armée canadienne pour pouvoir choisir son régiment (qui sera l'artillerie de la 79e batterie). Son frère Arthur s'enrôle avec lui et après une période d'entraînement, ils partent pour l'Angleterre. Ils y retrouvent leur frère Napoléon qui s'était enrôlé avant eux et était déjà « franc tireur ». L'entraînement se poursuit en 1918, mais ils ne vont pas au front et la guerre se termine le 11 novembre 1918. Selon *« Mémoires », op. cit.*

23. Il acquiert ses premières vraies connaissances en horticulture en s'inscrivant à la « Khaki University », mise sur pied par l'armée canadienne (1917-1919), dans la région où il est cantonné, ce qui lui donne l'occasion de visiter plusieurs grands centres horticoles du Royaume-Uni.

24. Wilfrid passe un peu vite sur ses études et activités au Québec. Il est engagé au collège Macdonald et il s'inscrit en même temps au cours d'agronomie qui s'y donne. Pendant ses vacances, il peine chez des maraîchers de la Côte-des-Neiges, comme vendeur à la commission d'arbres fruitiers ou d'insecticides, ou comme jardinier des professeurs. Et pendant l'année, il vend des chaussures ou des abonnements à des revues. Il fait de la course à pied, de la littérature, des concours d'élocution. En somme, des années bien remplies!

25. Il obtiendra de nombreux prix à la fin de ses études. À l'automne 1927, il suivra des cours à l'École municipale et départementale de Saint-Mandé. Là encore, il en profite pour visiter les plus belles régions horticoles de plusieurs pays européens.

26. Le 7 novembre 1928. En fait, à son retour, il accepte un poste de gérance chez Dupuy et Ferguson qui l'avait employé auparavant. S'étant vu refuser net un augmentation de salaire, avec ses économies et la collaboration financière de quelques amis, il amasse les 5000$, quelque 75000$ en dollars d'aujourd'hui, qui lui serviront à démarrer son entreprise. (Deschênes)

27. Wilfrid H. Perron, « Discours du Président », *La Feuille de tremble*, février 1960, extraits, p. 34-36.

28. Aujourd'hui intégré dans la ville de Laval. Le magasin se situait au 515, boul. Curé-Labelle.

29. En 1945. il est le seul protestant parmi 250 étudiants; il y complète la préparatoire et les deux premières années; en 1948, il fait des études plus approfondies en horticulture au Collège Macdonald.

30. Henri dirigea l'entreprise jusqu'en 1988.

31. On trouve des extraits de l'allocution du Dr Victorin Lavoie lors de cette inauguration dans *L'Aurore*, janvier-février 1977, p. 8.

32. Dans la nécrologie de *L'Aurore*, septembre-octobre 1977, p. 6-7.

33. Pour North American Seed Company.

34. Ses archives (1937-1980) font état de 1200 projets.

35. Dans G. Deschênes, *op. cit.,* p. 91. Il a fait aussi partie d'autres associations américaines du même genre.

36. *Idem,* p. 92.

37. Nous avons détaillé l'histoire de ce projet et de sa réalisation dans notre livre sur Belle-Rivière, *op. cit.,* p. 319-329 où on aborde aussi la fête des cents ans de l'Association en 1987.

38. C'est par erreur que mon livre Belle-Rivière la situe en 1989.

39. Il existe des fonds d'archives à la Bibliothèque et Archives nationales du Québec au nom de Perron. Les archives de l'Associations des anciens et nouveaux élèves de l'IFE devraient être bientôt acheminées aux Archives nationales du Québec à Montréal.

Marginalisation et « raison d'être » du chrétien réformé francophone du Québec

Jason N. Zuidema a publié dans *La Revue Farel* une conférence qu'il a prononcée en novembre 2006 et qui s'intitule « Marginalisation et "raison d'être" du chrétien réformé francophone du Québec » (no 2, 2007, p. 1-19, que l'on peut lire en ligne sous Institut Farel>publications). Il y fait un intéressant survol du protestantisme de langue française au Québec depuis les origines à nos jours. Il s'adressait à un public très large dans le cadre de la North American Presbyterian and Reformed Council et n'entrait donc pas dans les détails.

Dans son survol, l'auteur souligne que le chrétien réformé est protestant dans une société catholique, français dans un continent anglais, réformé dans un milieu protestant de type baptiste, engagé selon une morale biblique dans une société postmoderne. Dans sa vue d'ensemble du régime français, il reprend trop facilement une explication traditionnelle de l'historiographie protestante ancienne et aurait eu avantage à tenir compte de l'apport des livres de Robert Larin sur l'immigration en Nouvelle-France et son rôle dans la colonie. Pour le 19e siècle, il met en évidence que l'évangélisation des Canadiens français a été particulièrement l'affaire des Église anglophones, et au début du 20e siècle, il rappelle avec raison que l'évangélisation des catholiques francophones n'est plus une priorité pour les dirigeants des dénominations canadiennes majeures.

Source : Internet

Un festival Gospel au Québec

Si pour lui, c'est le rejet des « valeurs d'une société profondément catholique » qui permet la prolifération des églises évangéliques, mais aussi des sectes, dans les années 1960, il ne voit pas de contradiction dans le fait que ces mêmes églises intéressent « à cause de [leur] piété fervente, chaleureuse, et pratique », ce qui à notre avis est exactement ce que faisait les églises catholiques auparavant. Il explique ensuite la création de l'Église Réformée du Québec (1988) justement pour « se distinguer du protestantisme libéral ». Sa réflexion finale porte sur le fait que la société québécoise a perdu le sens « des valeurs familiales que les églises réformées auraient gardé précieusement ». Il termine en signalant un discret rappel à « la stabilité et à la profondeur de la théologie biblique et réformée ».

On le voit, la position est conservatrice et on peut la contester, mais l'article offre une vue d'ensemble intéressante du mouvement franco-protestant au Québec.

JLL

Robert Arsenault,

Henri Lanctin, messager de la grâce,

2007, Distribué par La Bonne Nouvelle Christian Book Shop, Moncton, N.B.

Une autre contribution à l'histoire franco-protestante vient de paraître touchant cette fois l'Acadie. Robert Arsenault, qui travaille comme réalisateur à la radio de Radio Canada, vient de publier un deuxième livre sur les Franco-protestants en Acadie. Le premier, en 2005, touchait l'œuvre de son propre groupe, les Frères chrétiens. Puis, M. Arsenault, ayant tellement entendu parler d'Henri Lanctin, ce pionnier évangélique de la radio dans les Provinces maritimes, a décidé de faire les recherches nécessaires pour le présenter au public. Cela nous a donné *Henri Lanctin: messager de la grâce* (publié par l'auteur lui-même à Moncton, 2007), illustré de nombreuses photos et même accompagné d'un CD d'émissions de La Bonne Nouvelle (vers 1950).

Henri Lanctin (1892-1986) a émigré de la France aux États-Unis à l'âge de seize ans et s'est converti en 1909. Pendant quelque temps, il s'est formé à l'Institut Feller et a œuvré pour la Mission (baptiste) de la Grande-Ligne

dans deux endroits éloignés à la frontière de la Gaspésie et du Nouveau Brunswick. Son travail missionnaire a été interrompu parce qu'il dut faire son service militaire dans l'armée française pendant la Première Guerre mondiale. Il revint ensuite au Canada, mais contracta la tuberculose en 1931. Rétabli « miraculeusement », il fonda la mission La Bonne Nouvelle, devenant un pionnier de l'évangélisation par la radio et par la diffusion du livre, au moyen d'une librairie à Moncton. Avec une ferveur qui rappelle celle de Chiniquy parfois, mais semble-t-il avec plus de douceur, Grand-père Lanctin a rencontré quantité d'obstacles et beaucoup d'hostilité dans sa proclamation différente de l'évangile.

Ce livre est à mi-chemin entre une histoire objective et une histoire édifiante. M. Arsenault partage la théologie et les objectifs d'Henri Lanctin. Cela paraît souvent comme dans les écrits de Duclos, Villard, Nelson Thomson, Hervé Fines et d'autres. Le livre se termine par plusieurs témoignages des membres de sa famille et de ses amis qui font penser à des éloges au moment des funérailles. Malgré cette volonté d'édifier, le livre de Robert Arsenault est bien documenté car l'auteur a consulté les sources protestantes principales, certaines sources catholiques et la correspondance de La Bonne Nouvelle; il ajoute même une contribution intéressante touchant le rôle controversé du pasteur Lanctin selon les médias et les politiciens. Son introduction présente, pour la première fois à notre connaissance, un survol des débuts de l'œuvre franco-protestante dans les Provinces maritimes. L'auteur explique bien le contexte de départ complexe et les développements subséquents de l'œuvre, et il s'intéresse aux détails historiques. Cependant ses chapitres parfois très courts nous laissent sur notre faim comme c'est le cas pour les problèmes linguistiques au Nouveau Brunswick, par exemple. Parce qu'il aborde de nombreuses situations qui sont nouvelles pour nous, le livre nous donne parfois l'impression de rester en surface. À la fin de son survol, M. Arsenault fournit tout de même à l'intention des futurs chercheurs les références nécessaires à la correspondance de l'auteur et indique d'autres documents pertinents.

Henri Lanctin impressionne par son courage, sa persévérance, sa simplicité, sa créativité et ses connaissances bibliques. Ses émissions de radio l'ont rendu célèbre chez les Acadiens au point qu'on ne disait plus par moquerie « un Chiniquy » mais « un Lanctin ». Dans cette veine, comme personne n'est parfait, quelques témoignages se chargent de nous rappeler ses limites.

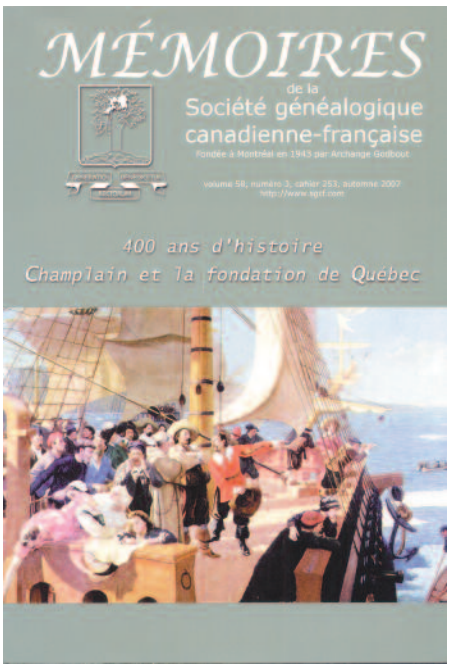
En bref, Robert Arsenault éclaire une époque et l'action d'un leader charismatique dans une société homogène qui, en général, recevait mal cet étranger qui diffusait un message jugé étranger. Pourtant Lanctin et sa famille ont touché bien des personnes et ont contribué à transformer bien des vies et à élargir le champ de la libre expression en Acadie. Ce livre offre une bonne introduction à tous ceux qui voudraient comparer l'accueil à la Bonne nouvelle reçu en Acadie et au Québec, la première étant encore moins réceptive que la seconde. C'est aussi une bonne façon de resserrer nos liens avec nos cousins acadiens.

Richard Lougheed

Mémoires de la Société généalogique canadienne-française, vol 58, no 3, cahier 253, automne 2007. « 400 ans d'histoire – Champlain et la fondation de Québec ».

Nous voulons signaler à nos lecteurs le dernier numéro des *Mémoires* qui vaut le détour.

On ne craint pas de rappeler la part protestante dans la fondation de Québec. Marcel Trudel dans « Ce qui reste à connaître de Champlain » signale en quelques mots son importance (p. 196). Gaston Deschênes dans « Opinion – Un cadeau-surprise pour le 400e anniversaire de Québec : un autre fondateur? » apporte diverses nuances aux commémorations qui ont marqué la réhabilitation de Dugua (prononcer Dugas) de Mons pour bien faire « la part des choses » entre les deux « cofondateurs » de Québec. Troisième article et le plus important, par Michel Barbeau, « Pierre Dugua de Mons et la Nouvelle-France » qui trace en une dizaine de pages une biographie précise et soignée du cofondateur de Québec et de son intérêt pour la Nouvelle-France bien au-delà de ce moment. Il cite en conclusion un passage



de Georges MacBeath : « Parce qu'il ne s'intéressait qu'au commerce en tant que source nécessaire des fonds qu'exigent la colonisation et la découverte, il a sacrifié son bien personnel afin d'atteindre un objectif plus élevé dans la poursuite duquel Champlain fut son allié indéfectible. » (p. 209). Et l'article se termine sur ces mots : « Jusqu'à présent, les historiens ne lui avaient pas toujours attribué la place qui lui revenait. Ce n'est plus le cas puisqu'un monument vient d'être érigé à la mémoire de Pierre Dugua de Mons, *cofondateur de Québec.* »

On trouve à la page 210 une illustration du monument à de Mons érigé le 3 juillet 2007 dans un parc de Québec.

D'autres articles offrent aussi de l'intérêt comme cette notice sur Abraham Martin dit l'Écossais (parce qu'il aurait résidé sur la rue d'Écosse à Dieppe) dans l'article de Denise Gravel sur « Les premières familles de Québec » ou ce portrait fictif de Dugua de Mons qui illustre l'article d'Hélène Lamarche, « Champlain, Henri Beau et la peinture d'histoire » (p. 259).

Un monument est dévoilé en l'honneur de Pierre Dugua de Mons

À la mémoire du cofondateur de Québec

Québec, le 3 juillet 2007 – M. Jacques Gourde, député de Lotbinière-Chutes-de-la-Chaudière et madame Andrée P. Boucher, mairesse de Québec, ont procédé aujourd'hui, en présence d'une délégation de la ville de Royan dirigée par monsieur François Chabaneau, maire adjoint, et du président de la Société historique de Québec, M. Roger Vallières, au dévoilement du buste de Pierre Dugua de Mons, lieutenant général du roi Henri IV et cofondateur de Québec.

À la veille des célébrations du 400e anniversaire de sa fondation, la Ville de Québec rend aujourd'hui hommage à un personnage clé de son histoire. C'est en effet sous les ordres et avec les deniers du sieur de Mons que Samuel de Champlain a construit, le 3 juillet 1608, une habitation qui s'avérera le premier établissement français permanent en Amérique.

« En 1898, la Ville de Québec a érigé un monument à Samuel de Champlain. En vue de son 400e anniversaire, la Ville tenait à élever un monument en l'honneur de Pierre Dugua de Mons, cet autre important personnage de l'histoire de Québec, trop longtemps oublié, sur l'emplacement nommé « Mont du Gas » par Champlain lui-même, dans un de ses récits de voyage publié en 1613. Les cofondateurs de Québec auront ainsi sur ce promontoire, à quelques centaines de mètres l'un de l'autre, la place qui leur revient », a indiqué la mairesse de Québec, madame Andrée P. Boucher.

Source : Marcel Fournier de la SGCF

Ce monument offert par Parcs Canada à la Ville de Québec, est une copie identique du buste de Pierre Dugua de Mons installé à Annapolis Royal (Fort-Anne) en Nouvelle-Écosse en 1904, une œuvre du sculpteur Hamilton MacCarthy. Il est installé sur la terrasse Saint-Denis, en contrebas du glacis de la Citadelle, propriété de la Commission des champs de bataille nationaux. Ce lieu sera officiellement renommé « terrasse Pierre-Dugua-de-Mons ». Ce projet de commémoration a aussi été réalisé en partenariat avec la Société historique de Québec qui en a inspiré la mise en place.

Le buste a été fondu par l'Atelier du bronze d'Inverness. L'aménagement et la conception du socle sont de l'architecte Jean Jobin. La coordination du projet a été assumée par le Service de la culture de la Ville de Québec.

COM-07-354, Communiqué de la ville de Québec.

Exposition *Rébellions 1837-1838, Patriotes vs Loyaux*

À l'occasion du 170e anniversaire des rébellions patriotiques de 1837 et 1838, le musée de Pointe-à-Callière présente du 6 novembre 2007 au 27 avril 2008 une exposition de grande qualité sur ce moment important du combat pour la démocratie au Canada. Elle peut intéresser les protestants francophones dans la mesure où elle présente le contexte houleux où les tout premiers missionnaires s'établissent dans la vallée du Richelieu. On notera que la Déclaration d'indépendance du Bas-Canada (1838) proclame déjà des valeurs pour lesquelles les protestants se battront : la séparation de l'Église et de l'État, la tolérance et la liberté de religion, de presse, la généralisation de l'école publique pour tous, l'égalité des droits, mais pas encore chez ces patriotes celui de l'égalité des hommes et des femmes (juridiquement et politiquement). Les couleurs du drapeau rappellent la participation irlandaise, britannique et canadienne-française à la nation. Une curiosité : l'immense Bible traduite d'après la Vulgate par Lemaître de Sacy (1696, qui avait reçu l'imprimatur du Cardinal de Noailles, exposée dans une réédition datant du milieu du 18e s) qui était en possession du Chevalier de Lorimier, le patriote qui sera pendu au Pied du courant en 1839 et qui nous a laissé un testament si touchant.

Forum pour le 390e anniversaire de la Réformation

La Fraternité œcuménique pour le renouveau de la spiritualité (FORES) est un regroupement d'universitaires qui cherchent à réfléchir sur les grandes questions de l'heure, et tenter d'y apporter des réponses ou de suggérer des pistes de réflexion. Le 28 octobre dernier, il voulait marquer le 390e anniversaire de la Réforme par un Forum de réflexion sur le sujet. C'est le pasteur Jean Fils-Aimé qui l'avait organisé et qui avait réussi à obtenir la participation d'environ 2000 personnes, principalement de la communauté haïtienne.

Il brossa magistralement un panorama de la Réformation inscrite dans le contexte de la Renaissance. Lui succéda Jean-Louis Lalonde pour évoquer la présence de la minorité protestante des premiers huguenots à la multiplication actuelle des groupes évangéliques au Québec en passant par les tentatives d'évangélisation du 19e siècle.

Finalement la période des exposés se termina par la communication du pasteur Charles-Poisset Romain, venu de Haïti pour l'occasion. Docteur en ethnologie, théologie et sociologie, auteur d'une vingtaine d'ouvrages et d'articles scientifiques, ancien ministre de l'éducation dans son pays, recteur de l'université d'État et actuel doyen de l'Université Jean-Price Mars, le pasteur Romain est le spécialiste le plus avisé de l'histoire du protestantisme en Haïti.

Il a retracé les étapes de la progression du protestantisme dans son pays tout en s'interrogeant sur les difficultés de cette existence en rapport avec le catholicisme et la tradition vaudoue. Le protestantisme a-t-il joué et joue-t-il encore le rôle de ferment dans la pâte? Jusqu'où les Haïtiens prennent-ils en main la transformation de leur pays? Ses envolées lyriques comme ses remarques humoristiques rejoignaient les racines mêmes de l'auditoire qui l'a chaleureusement applaudi. L'heure tardive n'a pas permis d'accorder beaucoup de temps aux questions que ces interventions avaient suscitées. Espérons que le prochain forum aura autant de succès. *JLL*

La célébration du 51e anniversaire mennonite au Québec

Les premiers missionnaires apprennent le français à l'Institut biblique de Montréal. Dans l'ordre: Tilman Martin, Melvin Schmidt, ?, Pauline et Harold Reesor.

Source : Mennonite Church of Canada

Présentation d'un collage commémoratif aux pionniers encore vivants. Dans l'ordre: Tilman Martin, Harold Reesor, Melvin et Ellen Schmidt, Leeta Horst, Luke Martin. Arrière-plan: Nicole Ouimet, Mary-Lou Docherty et André Ouimet.

Le 10 novembre dernier, la communauté mennonite a fêté le 51e anniversaire (eh oui!, elle a manqué le 50e) de l'œuvre mennonite au Québec. Une centaine de personnes se sont réunies à la Maison d'Amitié, rue Duluth à Montréal, pour un banquet, des diaporamas et plusieurs témoignages. Luke Martin et Lyne Dufresne ont animé la soirée. En particulier, on a rendu hommage aux deux couples missionnaires de 1956 (Harold et feue Pauline Reesor et Tilman et feue Janet Martin) qui ont rappelé à l'assemblée pour leur part leurs débuts au Québec. On a aussi salué deux autres couples pionniers, les Horst près de Joliette et les Schmidt à Rawdon, qui travaillaient à l'œuvre sans même demander de salaire.

Imaginez pour commencer quatre couples ontariens avec de jeunes enfants, parlant à peine le français, qui se réunissent dans la foi pendant des années à Montréal-Nord ou à Joliette pour le culte hebdomadaire en français (chants, sermons, lecture de la Bible, etc.) dans l'espoir que des Québécois de souche se joignent à eux! Dans cette période d'avant la Révolution tranquille et Vatican II, ils ont dû faire face à l'hostilité générale, à de l'obstruction et à des menaces. Il leur a fallu un temps assez considérable pour s'adapter au Québec, aidés par leurs enfants, comme c'est souvent le cas chez les immigrants.

Ils ont choisi Montréal-Nord et Joliette pour leur œuvre parce que ces villes étaient dépourvues d'églises franco-protestantes en 1957. La communauté de Montréal-Nord progressa rapidement même si elle ne rejoignait le plus souvent que des gens d'origine anglaise ou d'autres ethnies plutôt que des Canadiens français. À Joliette, le contrôle social catholique était encore très fort. L'assemblée a entendu diverses anecdotes parfois amusantes, rappelant comment il a fallu s'y prendre pour obtenir une charte conjointe avec les Frères mennonites, comment un ex-maire de Joliette a été surpris par un jeune évangéliste, par les traits particuliers des missionnaires (y compris leur accent) et par la joie des premiers convertis, baptêmes (par immersion), cène, camp des jeunes, etc. Avec humour, un sketch a souligné le contraste entre hier et aujourd'hui. « Tellement proche de ce que nous avons vécu», a déclaré Harold Reesor.

Ce qui se dégageait de la soirée était l'humilité et la douceur des premiers missionnaires; ils n'ont pas créé un grand royaume confessionnel, mais ils ont établi pour leur groupe une réputation d'intégrité et de souci des marginaux, qui perdure. Judith Snowdon et Jeannine Lambert ont composé une belle chanson en hommage aux pionniers et le Comité central mennonite leur a offert des collages de photos. Les jeunes des églises ont préparé le repas laissant leurs aînés profiter pleinement de leurs retrouvailles et du rappel de leurs souvenirs. Jean-Calvin Kitata a filmé la soirée à l'intention des absents et pour la postérité. De son côté, Richard Lougheed avait réalisé des interviews avec les familles pionnières et d'autres intervenants, documents qui seront conservés dans les archives.

La nouvelle Société d'histoire mennonite du Québec qui a organisé l'événement a d'ailleurs l'intention de créer des archives locales, d'interviewer d'autres pionniers et de souligner à l'avenir d'autres anniversaires touchant les Mennonites, les Frères Mennonites et les Frères en Christ. À l'occasion de cette fête, nous avons préparé un diaporama regroupant les photos les plus significatives des assemblées et dressé une liste des membres de chacune.

Il existe même un projet de livre sur les débuts de ces groupes au Québec. Des grands progrès pour l'histoire de ce petit groupe réalisé par un comité dynamique de seulement cinq personnes. Si des lecteurs s'intéressent particulièrement à cette histoire, il leur suffit de contacter les bureaux de la MCC, la Menonite Church of Canada.

Richard Lougheed

LE BULLETIN SHPFQ
ISSN 1712 - 5898
Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Québec et Bibliothèque nationale du Canada

POUR COMMUNIQUER AVEC LA SOCIÉTÉ
2285 Ave. Papineau, Montréal, Qc H2K 4J5
info@shpfq.org ou Richard Lougheed : (514) 526-2003, poste 28

Responsables du Bulletin
Jean-Louis Lalonde : (514) 733-1783
Alain Gendron : (450) 447-7608